

Saisissante exposition
au Musée de Neuchâtel

L'art naïf polonais

Neuchâtel. — La Pologne, ou plus exactement l'art polonais, intéresse manifestement le canton de Neuchâtel puisqu'après la « Quinzaine des Montagnes neuchâtelaises », qui lui fut consacrée le printemps dernier et qui mobilisa les musées du Locle et de La Chaux-de-Fonds, voici le Musée des Beaux-Arts de la ville de Neuchâtel qui ouvre ses portes toutes grandes à une exposition d'art naïf polonais. Exposition saisissante, l'une des plus remarquables du genre qu'il m'ait été donné de voir — ce que j'écris en pensant notamment à l'exposition internationale de Bratislava, l'an passé.

L'art naïf ne cesse d'appeler l'attention du public : au cours d'une entrevue récente, André Malraux ne disait-il pas que dans telle Biennale parisienne c'est autour des peintures naïves que la foule se pressait. Compte tenu du rôle très important de source mère et de source de jouvence que l'art naïf joue dans la création contemporaine, je pense qu'il convient avant tout de bien souligner que cet art naïf n'a rien à voir avec l'art folklorique, avec quoi trop de gens le confondent : la distinction est indispensable quand il s'agit d'un pays tel que la Pologne qui possède également un art populaire très développé et, d'ailleurs hélas, de plus en plus commercialisé. L'art folklorique est un anonyme — la remarque est d'Eugenio d'Ors : une broderie, une céramique, une statuette ressemblent identiquement à une autre broderie, une autre céramique, une autre statuette, et cela indéfiniment. Tout au contraire, l'œuvre d'art naïf est profondément marquée par la personnalité de son auteur et ne saurait être confondue avec nulle autre. J'ajouterais

encore cette précision que nous devons à M. Jackowski, directeur de l'Institut d'art naïf de Varsovie, organisateur de l'exposition neuchâtelaise : « Pour l'artiste naïf, le monde est bien tel qu'il le représente ; l'image répond à son regard, à une vision qui ne doit rien à personne. » C'est moi qui souligne.

Extraordinaire sculpture

L'exposition de Neuchâtel comprend de la sculpture et de la peinture. La sculpture surtout est extraordinaire par son invention plastique et par sa qualité. Elle est, pour une large part, d'inspiration religieuse, mais même laïque elle n'en est pas très éloignée car il s'agit toujours de figures vénérées — celles de révolutionnaires aussi bien que celle du président Kennedy, lequel a suscité une manière de dévotion. Sculptures en bois, faites par des ouvriers, des artisans ou des paysans durant leur temps de loisirs, elles ont pour mérite fondamental d'avoir du « style » : non pas un style

appris — les gens simples qui les ont faites n'avaient point de modèles — mais un style venu à la fois d'une compréhension amoureuse de la matière et d'un besoin profondément authentique de création. Comme le dit excellemment M. Vouga, directeur du musée neuchâtelais, ce que font ces artistes isolés, en général seuls dans leur village, dans leur banlieue, dans leur quartier, dans la baraque ou dans la mansarde qui leur sert de refuge, loin de toute école, de toute doctrine, ils le font pour eux. Ils n'ont aucune culture artistique qui leur permettrait de choisir sciemment un certain mode d'expression : ils font ce qu'ils doivent faire, parce qu'un certain besoin intérieur les y contraint. Et ce style qu'ils inventent est curieusement proche de celui des imagiers médiévaux, plus particulièrement de l'époque romane : leurs œuvres ont une semblable rudesse, une semblable puissance, souvent une semblable majesté.

Ces sculptures sont également riches d'invention plastique. Voyez telle « Sainte-Cène », taillée dans une bûche avec douze convives cylindriques, pareils à des pièces d'échiquier, et un Judas courbé, tel un animal. Voyez cette « Sainte-Cécile » massive, les mains posées sur une table d'harmonie avec, devant elle, des anges nains. Il y a là une sauvage dignité. Cependant, il ne faudrait point limiter l'imagination plastique à cette orientation « romane ». Dans un autre secteur de la sculpture, celui des pièces modelées en terre céramique puis émaillées — l'aventure de l'étrange vagabond qui les crée et qu'une coopérative de potiers a fini par héberger serait tout un conte — nous avons affaire à une imagination baroque aussi délirante que celle d'un Gaudi : des animaux fantastiques deviennent des bouquets foisonnants, des efflorescences éruptives. On ne se laisserait point de décrire l'œuvre de tous ces sculpteurs.



Henryk Zegadlo, « La Sainte-Cène », bois polychrome

Défolement sexuel

Bien entendu, nous avons également des peintres. Si nous ne trouvons pas parmi eux de personnalités de l'envergure d'un Douanier Rousseau, le jaillissement n'en est pas moins nombreux et spontané. Hantise des malheurs de la guerre, défolement sexuel, revanche compensatrice sur une vie de misère et, de nouveau, effusion religieuse mais virant plus manifestement vers le mysticisme que vers la piété traditionnelle, voilà ce qui contraint l'artiste naïf à s'exprimer. Celui-ci couvre le papier de têtes oblongues, dessinées avec une minutie insensée et qui composent des foules hagarde. Celle-là peint la nature mais se refuse à la voir car — dit-elle — « la nature, je l'ai partout où je regarde mais ce que je vois je ne le possède pas et c'est pourquoi je le peins, pour m'en souvenir ». Cette autre, qui vit solitairement dans une cabane, représente ses visions oniriques dans des œuvres semblables à des tableaux de primitifs italiens. Il y a un théosophe dont la peinture est un message philosophique. Il y a toute une secte dont les adeptes peignent en état de trances des

fleurs symboliques de planètes étranges. Il y a surtout Nikifor, l'irréductible mendiant qui peint depuis l'âge de treize ans : des villes, sa propre effigie en saint, en prince de l'Eglise, en juge car, conviction consolatrice, il sait qu'un au-delà de gloire lui est réservé, où toute justice sera satisfaite.

Ainsi, l'art naïf foisonne-t-il en Pologne. Si tels ou tels artistes furent manifestement incités à s'exprimer à la suite d'un choc émotif, d'autres — notamment la quasi-totalité des sculpteurs ainsi que de vieilles gens qui se mettent à peindre sur le tard — obéissent à des impulsions très voisines pour ne pas dire identiques à celles qui sont à l'origine de toute grande vocation artistique : la nécessité intérieure et irrésistible de l'expression. Et je reviens sur ce qui me semble capital : quel émouvant mystère de voir renaître naturellement de très anciennes formes, de très anciens styles — ici la sculpture médiévale et là une peinture apparentée à celle des Byzantins.

Arnold KOHLER.

(Musée des Beaux-Arts, jusqu'au 31 décembre.)